

On trouvera égrenés au fil des pages de ce numéro sept textes à l'appui de la présentation que Maurice Mourier nous fait de Raymond Roussel, dixième de sa seconde série de *Grands Transparents* (p.26-51).

I

D'un grand geste,
 Exagéré, levant sa main gantée en l'air,
 Il abaisse la lame en lançant un éclair,
 Puis cherche à la rentrer ; mais il remue et tremble,
 Ses mains ne peuvent pas faire toucher ensemble,
 La pointe, avec le haut du fourreau noir en cuir,
 Qui tournent tous les deux en paraissant se fuir.
 Gaspard, très rouge avec sa fraise qui l'engonce,
 Rage et devient nerveux [...]

Tout en haut une voix

Crie :

« Il est donc bouché ton fourreau ? »

(*La Doublure*, I, début, 1897)

II

Quelquefois un reflet momentané s'allume
Dans la vue enchâssée au fond du porte-plume
Contre lequel mon œil bien ouvert est collé
À très peu de distance, à peine reculé ;
La vue est mise dans une boule de verre
Petite et cependant visible qui s'enserre
Dans le haut, presque au bout du porte-plume blanc
Où l'encre rouge a fait des taches, comme en sang.
La vue est une très fine photographie
Imperceptible, sans doute, si l'on se fie
À la grosseur de son verre dont le morceau
Est dépoli sur un des côtés, au verso ;
Mais tout enfle quand l'œil plus curieux s'approche.

(début du poème *La Vue*, 1903)

III

Vers quatre heures, ce 25 juin, tout semblait prêt pour le sacre de Talou VII, empereur du Ponukélé, roi du Drelchkaff.

Malgré le déclin du soleil, la chaleur restait accablante dans cette région de l'Afrique voisine de l'équateur, et chacun de nous se sentait lourdement incommodé par l'orageuse température, que ne modifiait aucune brise.

Devant moi s'étendait l'immense place des Trophées, située au cœur même d'Ejur, imposante capitale formée de cases sans nombre et baignée par l'océan Atlantique, dont j'entendais à ma gauche les lointains mugissements.

Le carré parfait de l'esplanade était tracé de tous côtés par une rangée de sycomores centenaires ; des armes piquées profondément dans l'écorce de chaque fût supportaient des têtes coupées, des oripeaux, des parures de toute sorte entassés là par Talou VII ou par ses ancêtres au retour de maintes triomphantes campagnes.

À ma droite, devant le point médian de la rangée d'arbres, s'élevait, semblable à un guignol géant, certain théâtre rouge, sur le fronton duquel les mots « Club des Incomparables », composant trois lignes en lettres d'argent, étaient brillamment environnés de larges rayons d'or épanouis dans toutes les directions comme autour d'un soleil.

(début d'*Impressions d'Afrique*, 1910)

IV

Un surprenant animal explorait l'énorme cuve en nageant allègrement, - sujet terrestre à coup sûr, comme en témoignait sa structure de quadrupède griffu. Rose et exempte de tout pelage, sa peau impressionnante déroutait l'observateur ; mais un formel renseignement spécifique était fourni par ses yeux, qui sans conteste appartenaient à un chat.

À droite, un objet peu consistant, immergé à une profondeur de cinq décimètres, pendait au bout d'un fil. Ce ne pouvait être que le résidu interne d'une face humaine, sans nul vestige d'éléments osseux, charnels ou cutanés. Sous le cerveau, demeuré intact, les muscles et les nerfs développaient de tous côtés leurs réseaux complexes. Grâce à une mince carcasse presque invisible soutenant délicatement ses moindres coins, l'ensemble conservait sa forme originelle, et rien qu'à la configuration de tel plexus on reconnaissait clairement la place des joues, de la bouche ou des yeux. Chaque fibre avait une enveloppe aqueuse rappelant, en plus épais, les fourreaux ténus mis aux cheveux de l'ondine. C'était par trois points périphériques de la carcasse, située juste sous la cervelle, que le fil, se détriplant dans son extrême portion inférieure, supportait le tout.

(le chat Không-dêk-lèn et le crâne de Danton baignant
dans *l'aqua micans*, *Locus Solus* III, 1913)

V

Achevant, à la suite de Canterel, la traversée de l'esplanade, nous descendîmes, au milieu de riches pelouses, une rectiligne allée de sable jaune en pente douce, qui, devenant avant peu horizontale, s'élargissait tout à coup pour entourer, ainsi qu'un fleuve une île, certaine haute cage de verre géante, pouvant recouvrir rectangulairement dix mètres sur quarante.

Uniquement constituée d'immenses vitres que supportait une solide et fine carcasse de fer, la transparente construction, où la ligne droite régnait seule, ressemblait, avec la simplicité géométrique de ses quatre parois et de son plafond, à quelque monstrueuse boîte sans couvercle posée à l'envers sur le sol, de manière à faire coïncider son axe principal avec celui de l'allée.

Parvenu à l'espèce de large estuaire que formaient, en obliquant avec divergence, les bords de celle-ci, Canterel, nous entraînant du regard, appuya vers la droite et fit halte après avoir contourné l'angle du fragile édifice.

Debout, des gens s'échelonnaient au long de la paroi de verre que nous avions maintenant près de nous et vers laquelle se tourna tout notre groupe.

À nos regards s'offrait, isolément établie sur le sol même, derrière le vitrage, dont la séparait moins d'un mètre, une sorte de chambre carrée, où manquaient, pour qu'on pût bien et clairement la voir, le plafond et celui des quatre murs qui nous eût fait face de tout près en nous montrant son côté extérieur. Elle avait l'aspect de quelque chapelle en ruine, utilisée comme lieu de détention.

(la première case réfrigérée où Canterel offre le spectacle d'une mort tragique, *Locus Solus*, début du chapitre IV)

VI

Acte premier, premier tableau.

Un salon où, par maints détails, s'indique le pays chaud.

Scène première : Blache, Marcenac, Villenave.

Villenave : ...En résumé, monsieur Julien Blache, seul héritier de votre oncle Guillaume Blache, mort intestat, vous devenez le maître de cette propriété, estimée deux cent quatre vingt mille francs, et de son contenu, évalué à soixante mille francs.

Blache : Et c'est tout ?...

Villenave : C'est tout.

Blache : Maître Villenave, ma surprise est infinie...Mon oncle avait pourtant d'immenses biens, acquis ici en Guyane, dans toutes sortes d'exploitations, durant quarante années de labeur.

Villenave : Oui ; mais vous savez quel choc il avait reçu en voyant il y a dix ans, lors d'une épidémie, mourir presque en même temps sa femme et son fils unique.

Blache : Révolté par cet injuste coup du sort, il avait sombré dans une incurable misanthropie...

Etc.

(début, absolument insipide, de *La Poussière de Soleils*,
pièce écrite directement, selon « procédé », pour la scène et donnée,
en février 1926, au Théâtre de la Porte Saint-Martin.
Tout le reste est à l'avenant et ne quittera jamais ce ton monocorde)

VII

Je me suis toujours proposé d'expliquer de quelle façon j'avais écrit certains de mes livres (*Impressions d'Afrique*, *Locus Solus*, *L'Etoile au front* et *La Poussière de Soleils*).

Il s'agit d'un procédé très spécial. Et, ce procédé, il me semble qu'il est de mon devoir de le révéler, car j'ai l'impression que des écrivains de l'avenir pourraient peut-être l'exploiter avec fruit.

Très jeune j'écrivais déjà des contes de quelques pages en employant ce procédé.

Je choisisais deux mots presque semblables (faisant penser aux métagrammes). Par exemple *billard* et *pillard*. Puis j'y ajoutais des mots pareils mais pris dans deux sens différents et j'obtenais ainsi deux phrases presque identiques.

En ce qui concerne *billard* et *pillard* les deux phrases que j'obtins furent celles-ci :

1° *Les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard...*

2° *Les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard.*

Dans la première, « lettres » était pris dans le sens de « signes typographiques », « blanc » dans le sens de « cube de craie » et « bandes » dans le sens de « bordures ».

Dans la seconde, « lettres » était pris dans le sens de « missives », « blanc » dans le sens d'« homme blanc » et « bandes » dans le sens de « hordes guerrières ».

Les deux phrases trouvées, il s'agissait d'écrire un conte pouvant commencer par la première et finir par la seconde.

Or c'était dans la résolution de ce problème que je puisais tous mes matériaux.

(début de *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, écrit en 1931, publié à titre posthume en 1935)